

Comprendre la croissance économique : Exposé de synthèse de l'ouvrage intitulé *Why Economies Grow*

Andrew Sharpe
Centre d'étude des niveaux de vie

LA RAISON DE LA CROISSANCE des économies est la question centrale de la science économique qui remonte jusqu'à Adam Smith. Dans son nouvel ouvrage intitulé *Why Economies Grow: The Forces That Shape Prosperity and How To Get Them Working Again*¹, Jeff Madrick examine cette question importante, plus particulièrement la taille du marché comme facteur clé du processus de croissance. La contribution de cet ouvrage est de considérer les forces de la demande comme facteurs du processus de croissance, contrairement à l'opinion plus classique voulant que ce phénomène soit attribuable aux forces de l'offre, comme le progrès technologique.

Jeff Madrick est l'un des journalistes économiques les plus connus aux États-Unis. Il est actuellement rédacteur de *Challenge: The Magazine of Economic Affairs*, chroniqueur économique au *New York Times* et fréquent essayiste pour le *New York Review of Books*. Il a été rédacteur financier au *Business Week* et commentateur à NBC News. C'est son troisième ouvrage sur l'économie, dont le bien connu *The End of Affluence*.

L'ouvrage compte 11 chapitres. La première partie de l'ouvrage discute en général des différentes approches de la croissance économique, de la définition et de la signification de la nouvelle économie, et de l'importance de la croissance économique. L'auteur examine ensuite la révolution industrielle, la montée de l'économie aux États-Unis, le ralentissement de la productivité à la fin du XX^e siècle et l'accélération de la productivité après 1995. Les derniers chapitres analysent les défis et les principes qui favoriseraient une nouvelle croissance des États-Unis, présentent un programme de croissance et expliquent de façon pessimiste pourquoi une forte croissance n'arrivera pas.

tissement de la productivité à la fin du XX^e siècle et l'accélération de la productivité après 1995. Les derniers chapitres analysent les défis et les principes qui favoriseraient une nouvelle croissance des États-Unis, présentent un programme de croissance et expliquent de façon pessimiste pourquoi une forte croissance n'arrivera pas.

Progrès technologique ou croissance des marchés

Madrick fait d'abord observer que le progrès technologique est généralement considéré comme l'origine de la croissance économique pendant la révolution industrielle, tout comme le progrès technologique est perçu comme la facteur de l'explosion économique qui s'est produite aux États-Unis à la fin des années 90. Mais, selon lui, cette opinion est fautive. Voici ce qu'il dit (page 2) :

« Le principal argument tient au fait que les inventions ne sont pas en elles-mêmes et par elles-mêmes la seule ni même la principale source de prospérité. L'innovation technologique est nécessaire à la croissance, mais elle est autant une conséquence qu'une cause des possibilités économiques, et elle est peut-être même plus une suiveuse qu'une meneuse de la croissance économique... Cet ouvrage prétend que la croissance des marchés par le commerce, la colonisation et l'expansion intérieure a été le facteur prédominant du développement économique en Occident. »

1 Publié en 2002 par Basic Books, New York. L'ouvrage a été parrainé par la Century Foundation. Prix : 26 \$ U.S. ou 39,50 \$CAN.

Bien sûr, Madrick admet que diverses conditions président à la croissance, notamment : progrès technologique, alphabétisation, santé de la population, répartition de la richesse et des biens générateurs de revenu, disponibilité du capital financier, développement des institutions juridiques, abondance des richesses naturelles, vitalité de l'entrepreneurship et paix et stabilité politique. Toutefois, il considère certains facteurs, plus particulièrement la taille du marché et la diffusion de l'information et l'accès à celle-ci, comme les premiers facteurs ou les véritables meneurs.

Sources de la croissance de la productivité au XIX^e siècle

Madrick présente des exemples fascinants de progrès techniques qui ont contribué à la croissance de la productivité au XIX^e siècle aux États-Unis. Par exemple, l'un des progrès clés a été l'interchangeabilité des pièces dans le travail du métal, adoptée par une armurerie de Springfield, au Massachussets, dans les années 1850. La standardisation des pièces de fusil a débouché sur une plus grande spécialisation des travailleurs au lieu du même travailleur chargé d'assembler l'arme à feu complète. Selon Madrick, les visiteurs britanniques du milieu du XIX^e siècle aux États-Unis ont été étonnés de la productivité du « système de fabrication américain » qui reposait sur la spécialisation. C'est d'ailleurs l'existence de l'important marché américain qui a donné lieu aux grands cycles de production et favorisé la spécialisation.

Un autre exemple du progrès de la productivité s'est produit dans l'industrie du tabac. L'invention de la machine à cigarettes Bonsack remonte aux années 1880. Cette machine pouvait fabriquer 120 000 cigarettes par jour. Cette machine à « processus continu » roulait le tabac sur un ruban mobile, le comprimait, l'entourait de papier, le collait puis le coupait. Le nombre d'heures des travailleurs diminue de 95 % ! La baisse de prix des cigarettes qui suit et la campagne innovatrice de marketing transforment alors les États-Unis d'un pays de chiqueurs de tabac en un pays de fumeurs de cigarettes.

Au début du XX^e siècle, Henry Ford perfectionne encore plus le concept de l'interchangeabil-

ité des pièces grâce à la chaîne de montage, marquant ainsi l'âge de la production en série pour le grand marché américain. Les effets sur la productivité sont stupéfiants. Le nombre d'heures consacrées à la fabrication d'un modèle T passe de 12 heures et 8 minutes à 2 heures et 35 minutes, et le prix d'un modèle T diminue, passant de 950 \$ en 1909 à 360 \$ en 1916.

Le ralentissement de la productivité après 1973 et l'accélération de la productivité après 1995

Madrick détermine avec justesse que le ralentissement de la croissance de la productivité survenu après 1973 est le principal événement économique de la seconde moitié du XX^e siècle aux États-Unis. Il en offre cinq explications :

- l'inflation et les politiques macroéconomiques déflationnistes qu'elle a entraînées;
- la perte de marché à la concurrence internationale;
- la demande croissante de services à forte main-d'œuvre;
- l'absence d'investissements dans les biens publics;
- la fragmentation des marchés, du fait que les produits standardisés du passé, qui avaient été à l'origine d'énormes économies d'échelle, ont été remplacés par un vaste éventail de produits visant un créneau plus ciblé.

Selon Madrick, ce dernier facteur a probablement été la contribution la plus durable et la plus importante au ralentissement de la croissance de la productivité. Il minimise l'explication technologique du ralentissement de la productivité associé à la diminution des rendements des technologies de l'âge doré de la croissance de la productivité (entre 1945 et 1974). Il allègue que les technologies dans le passé ont toujours été inventées et remplacées, mais que cette situation n'avait jamais eu sur la croissance de la productivité un effet comparable à celui qu'on a observé après 1973. Malheureusement, Madrick n'apporte que très peu de preuves quantitatives appuyant ses cinq explications du ralentissement de la productivité.

La croissance de la productivité aux États-Unis a repris après 1995. Madrick l'explique par trois facteurs. D'abord, la mort de l'inflation signifiait que la Réserve fédérale pouvait diminuer les taux d'intérêt et ainsi stimuler l'économie et favoriser la croissance de la productivité. En deuxième lieu, les coûts des ordinateurs ont soudainement chuté et ce mouvement relatif des prix a entraîné une utilisation beaucoup plus intense des ordinateurs. En troisième lieu, la production en série des produits de TI a eu pour effet d'inverser la tendance à la fragmentation des produits, qui avait freiné la croissance de la productivité après 1973.

Défis à la prospérité

Le chapitre sur les défis à la prospérité est sans doute la partie la plus intéressante de l'ouvrage *Why Economies Grow*. Madrick nous apparaît comme un pessimiste invétéré. Pour lui, le verre est toujours à moitié vide, jamais à moitié plein. Il admet que plusieurs facteurs augurent bien pour l'avenir. À son avis, l'exigence la plus importante du progrès technologique est l'expansion rapide du marché des biens et services. La défaite de l'inflation continuera de renforcer la demande du marché. Il admet aussi l'énorme valeur que l'Internet a contribué à l'économie en créant entre les fournisseurs potentiels une concurrence au niveau des prix, de la qualité et de la distribution. Toutefois, Madrick doute de la puissance et de la permanence de la révolution technologique et il ne croit pas que les prix continueront leur diminution rapide. Il fait aussi remarquer que l'existence continue d'une force de travail souple et comparativement peu rémunérée, qui avait été une source de croissance dans le passé, pose problème.

Madrick cerne diverses tendances qui, selon lui, constituent des défis à la prospérité. Chose sans doute étonnante pour un économiste, il considère la tendance vers l'accroissement des choix, qui avait été mise en veilleuse à la fin des années 90, comme une situation menaçante à cause de sa nouvelle croissance. À son avis, le raccourcissement des cycles de production provoqués par les effets réducteurs des choix supplémentaires sur la productivité neutralise presque largement les gains

d'utilité pour le consommateur. En deuxième lieu, il prétend que l'expansion de la Communauté européenne représente un nouveau défi pour le marché intérieur unique des États-Unis. Cependant, il n'est pas clair pourquoi ce facteur devrait avoir une incidence négative sur la croissance de la productivité aux États-Unis. En troisième lieu, la forte demande croissante de services à intensité de main-d'œuvre risque d'atténuer la croissance de la productivité du travail. Enfin, la négligence des gouvernements à investir a pu avoir diminué la capacité de l'économie des États-Unis de s'adapter au changement.

Madrick propose un programme de croissance de l'économie basé sur deux principes essentiels. D'abord, la forte demande de biens et de services sur le marché est l'une des principales causes de la croissance économique, et la croissance du marché représente en elle-même une cause principale d'investissement de capital et de progrès technique. En second lieu, la croissance économique est par nature organique et appelle l'intervention d'un grand nombre de facteurs interdépendants. Son programme souligne le rôle critique de la croissance des marchés internes, des politiques visant à diminuer les iniquités qui freinent la croissance des marchés de masse, et enfin des investissements publics.

Une évaluation critique

Madrick a publié son ouvrage en 2002. Malheureusement, les faits survenus depuis cette date n'appuient pas son analyse. La croissance de la productivité a dépassé les attentes des prévisionnistes même les plus optimistes. La production par heure dans le secteur des entreprises des États-Unis a progressé à un taux annuel moyen de 3,8 % entre 2000 et 2003, par comparaison à 2,5 % entre 1996 et 2000. De fait, la productivité a avancé de 4,8 % en 2002 et de 4,5 % en 2003, la plus forte période de deux ans depuis le début de cette série. Cette performance de la productivité est particulièrement remarquable compte tenu du marasme des investissements après le pic survenu en 2000. L'accroissement de l'accumulation de capital n'a pas expliqué l'explosion de la productivité. La déf-

inition la plus utile et la plus pertinente de l'existence de la nouvelle économie est une reprise de la croissance de la productivité tendancielle. Grâce à ce critère, la nouvelle économie n'est pas morte, elle est suralimentée!

Madrack accorde une place spéciale à l'importance de la production en série dans la croissance de la productivité, à cause des effets des économies d'échelle. D'après lui, la fragmentation des marchés de masse en des marchés de créneaux a contribué à ralentir la croissance de la productivité. L'argument aurait été plus convaincant si Madrack avait prouvé de façon empirique le concept de fragmentation des marchés. Quel pourcentage de la valeur ajoutée les produits standardisés fabriqués pour les marchés de masse représentent-ils et dans quelle mesure ce pourcentage a-t-il changé avec le temps? Il serait difficile et controversé de définir et d'estimer ce qui constitue la production du marché de masse. Toutefois, de telles données auraient au moins assuré le lecteur que les tendances de la fragmentation des marchés et leur effet sur la croissance de la productivité, qui représentent une partie tellement vaste du propos de Madrack, ont à la fois un contenu réel et anecdotique.

Il est surprenant que l'ouvrage n'aborde pas le rôle des universités dans le développement économique des États-Unis. Les États-Unis comptent les meilleures universités de recherche au monde et celles-ci attirent les meilleurs étudiants et chercheurs de nombreux pays. Ces universités entreprennent des recherches de base que le secteur privé utilise pour élaborer de nouvelles technologies. De fait, les États-Unis ne seraient pas la puissance technologique qu'ils sont aujourd'hui sans ses grandes universités, qui constituent son avantage concurrentiel le plus important.

Plusieurs incohérences assombrissent l'ouvrage. Ainsi, à la page 77, on note que « le nombre d'heures consacrées à la fabrication d'un modèle T passe de 12 heures et 8 minutes à 2 heures et 35 minutes, et le prix d'un modèle T diminue, passant de 950 \$ en 1909 à 360 \$ en 1916. » Pourtant, à la page 102, on indique que « ..les méthodes de gestion et les nouvelles technologies de l'information ont fait

chuter le nombre moyen d'heures nécessaires à la fabrication d'un véhicule chez Toyota, de 97 en 1974 à 66 tout juste trois ans plus tard. » Il semble peu probable qu'un travailleur chez Ford en 1916 ait été 26 fois plus productif qu'un travailleur chez Toyota en 1977!

À la page 105, Madrack indique avec justesse que l'absence de concurrence étrangère aux États-Unis n'aurait pas empêché le ralentissement de la productivité. Pourtant, à la page 92, il explique que le ralentissement de la croissance de la productivité est notamment attribuable à une perte de marché à la concurrence internationale. Il semble y avoir contradiction.

Madrack (page 110) prétend que la reprise de la croissance de la productivité dans le secteur de la fabrication après le milieu des années 80 est liée en partie à l'impartition au secteur des services d'un nombre croissant de tâches créatives à forte intensité de main-d'œuvre. Mais dans la mesure où la productivité se mesure par la valeur ajoutée (et non par la production brute), le recours à un plus grand nombre de services achetés diminue à la fois la valeur ajoutée et l'apport de travail et n'a une incidence sur la productivité que si la production par travailleur des travailleurs dont les tâches sont confiées à l'extérieur s'écarte de la moyenne globale de l'industrie.

Conclusion

Madrack a produit un exposé très réfléchi et très lisible expliquant les raisons de la croissance des économies. En réalité, les déterminants de la croissance économique qui proviennent de l'offre et de la demande sont tellement interdépendants qu'il est difficile de les distinguer les uns des autres. Il ne s'agit pas tant d'exclure l'un au profit de l'autre, mais plutôt de cerner leur importance relative dans le processus de croissance. Madrack soutient, et le fait efficacement selon moi, que les conditions liées à la demande ont une importance. Il fournit un antidote efficace au point de vue largement accepté que la croissance économique à long terme est un phénomène lié à l'offre.